

Comte de Villiers de l'Isle-Adam

AKĒDYSSÉRIL

« Toute chose ne se constitue que de son vide »

Livres Hindoûs

M. De Brunhoff, Éditeur

16, rue des Voges, Paris

1886

À
MONSIEUR LE MARQUIS DE SALISBURY

LA ville sainte apparaissait, violette, au fond des brumes d'or : c'était un soir des vieux âges : la mort de l'astre Souryâ, phénix du monde, arrachait des myriades de pierreries aux dômes de Bénarès.

Sur les hauteurs, à l'est occidental, de longues forêts de palmiers-palmyres mouvaient les bleuissements dorés de leurs ombrages sur les vallées du Habad; – à leurs versants opposés s'alternaient, dans les flammes du crépuscule, de mystiques palais séparés par des étendues de roses, aux corolles par milliers ondulantes sous l'étouffante brise. Là, dans ces jardins, s'élançaient des fontaines dont les jets retombaient en gouttes d'une neige couleur de feu.



« L'eau radieuse dormait sous les quais sacrés »

Au centre du faubourg de Sécrole, le temple de Vishnou-l'éternel, de ses colonnades colossales, dominait la cité; ses portails, largement lamés d'or, réfractaient les clartés aériennes et, s'espaçant à ses alentours, les cent quatre-vingt-seize sanctuaires des Dévas plongeaient les blancheurs de leurs bases de marbre, lavaient les degrés de leurs parvis dans les étincelantes eaux du Gange : les ciselures à jour de leurs créneaux s'enfonçaient jusque dans la pourpre des lents nuages passants.

L'eau radieuse dormait sous les quais sacrés ; des voiles, à des distances, pendaient, avec des frissons de lumière, sur

la magnificence du fleuve, et l'immense ville riveraine se déroulait, en un désordre oriental, étageant ses avenues, multipliant ses maisons sans nombre aux coupoles blanches, ses monuments, jusqu'aux quartiers des Parsis où le pyramidion du lingham

de Sivâ, l'ardent Wissikhor, semblait brûler dans l'incendie de l'azur.

Aux plus profonds lointains, l'allée circulaire des Puits, les interminables habitations militaires, les bazars de la zone des Échanges, enfin les tours des citadelles bâties sous le règne de Wisvamîthra se fondaient en des teintes d'opale, si pures qu'y scintillaient déjà des lueurs d'étoiles. Et, surplombant dans les cieux mêmes ces confins de l'horizon, de démesurés figures d'êtres divins, sculptées sur les crêtes rocheuses des monts du Habad, siégeaient, évasant leurs genoux dans l'immensité : c'étaient des cimes taillées en forme de dieux ; la plupart de ces silhouettes élevaient, dans l'abîme, à l'extrémité d'un bras vertigineux, un lotus de pierre : – et l'immobilité de ces présences inquiétait l'espace, effrayait la vie.

Cependant, au déclin de cette journée, dans Bénarès, une rumeur de gloire et de fête étonnait le silence accoutumé des tombées du soir. – La multitude emplissait d'une allégresse grave les rues, les places publiques, les avenues, les carrefours et les pentes sablonneuses des deux rivages, car les veilleurs des Tours saintes venaient de heurter, de leurs maillets de bronze, leurs gongs où tout à coup avait semblé chanter le tonnerre. Ce signal, qui ne retentissait qu'aux heures sublimes, annonçait le retour d'Akëdyssénil, de la jeune triomphatrice des deux rois d'Agra, – de la svelte veuve au teint de perle, aux yeux éclatants, – de la souveraine, enfin, qui, portant le deuil en sa robe de trame d'or, s'était illustrée à l'assaut d'Éléphanta par des faits d'héroïsme qui avaient enflammé autour d'elle mille courages.



« La multitude emplissait d'une allégresse grave les rues ... »

AKËDYSSÉRIL était la fille d'un pâtre, Gwalior. Un jour, au profond d'un val des environs de Bénarès, par un automnal midi, les Dévas propices avaient conduit, à travers des hasards, aux bords d'une source où la jeune vierge baignait ses pieds, un chasseur d'aurochs, Sinjab, l'héritier royal, fils de Séür le Clément qui régnait alors sur l'immense contrée de Habad. Et, sur l'instant même, le charme de l'enfant prédestinée avait suscité, dans tout l'être du jeune prince, un amour divin ! La revoir encore embrasa bientôt si violemment les ses de Sinjab qu'il l'élut, d'un cœur ébloui, pour sa seule épouse ; – et c'était ainsi que l'enfant du conducteur de troupeaux était devenue conductrice de peuples.

Or, voici : peu de temps après la merveilleuse union, le prince, – qu'elle aussi avait aimé à jamais, – était mort. Et, sur le vieux monarque, un désespoir avait à ce point projeté l'ombre dont on succombe, que tous entendirent, par deux fois, dans Bénarès, l'aboiement des chiens funèbres d'Yama, le dieu qui appelle, – et les peuples avaient dû élever, à la hâte, un double tombeau.

Désormais, n'était-ce pas au jeune frère de Sinjab, – à Sedjhour, le prince presque enfant, – que la succession dynastique du trône de Séür, sous la tutelle auguste d'Akëdysséiril, devait être transmise ?

Peut-être : nul ne délimitera la justice d'aucun droit chez les mortels.

Durant les rapides jours de son ascendante fortune, – du vivant de Sinjab, enfin, – la fille de Gwalior, émue, déjà, de secrètes prévisions et d'un cœur tourmenté par l'avenir, s'était conduite en brillante rieuse de tous droits étrangers à ceux-là seuls que consacrent la force, le courage et l'amour. – Ah ! comme elle avait su, par de politiques largesses de dignités et d'or, se créer, à la cour de Séür, dans l'armée, dans la capitale, au conseil des vizirs, dans l'État, dans les provinces, parmi les chefs des brahmes, un parti d'une puissance que, d'heure en heure, le temps avait consolidée ! ... Anxieuse, aujourd'hui, des lendemains d'un avènement nouveau, dont la nature même lui était inconnue – car Séür avait désiré que la jeunesse de Sedjhour s'instruisît au loin, chez les sages du Népâl – Akëdysséiril, dès que le rappel du jeune prince eut été ordonné par le conseil, résolu de s'affranchir, d'avance, des adversités que le caprice du nouveau maître pourrait lui réserver. Elle conçut le dessein de se saisir, au dédain de tous discutables devoirs, de la puissance royale.

Pendant la nuit du souverain deuil, celle qu ne dormait pas avait donc envoyé, au-devant de Sedjhour, des détachements de sowaris bien éprouvés d'intérêts et de foi pour sa cause, pour elle et pour les outrances de sa fortune. Le prince fut fait captif, brusquement, avec son escorte, – ainsi que la fille du roi de Sogdiane, la princesse Yelka, sa fiancée d'amour, accourue à sa rencontre, faiblement entourée.

Et ce fut au moment où tous deux s'apparaisaient pour la première fois, sur la route, aux clartés de la nuit.

Depuis cette heure, prisonniers d'Akëdysséiril, les deux adolescents vivaient précipités du trône, isolés l'un de l'autre en deux palais que séparait le vaste Gange, et surveillés sans cesse par une garde sévère.

Ce double isolement, une raison d'État le motivait : si l'un d'eux parvenait à s'enfuir, l'autre demeurerait en otage et, réalisant la loi de prédestination promise aux fiancés dans l'Inde ancienne, ne s'étant apparus, cependant, qu'une fois, ils étaient devenus la pensée l'un de l'autre et s'aimaient d'une ardeur éternelle.

PRÈS d'une année de règne affermit le pouvoir entre les mains de la dominatrice qui, fidèle aux mélancolies de son veuvage et seulement ambitieuse, peut-être, de mourir illustre, belle et toute-puissante, traitait, en conquérante aventureuse, avec les rois hindous, les menaçant ! – Son lucide esprit n'avait-il pas su augmenter la prospérité de ses États ? Les Dêvas favorisaient le sort de ses armes. Toute la région l'admirait, subissant avec amour la magie du regard de cette guerrière – si délicieuse qu'en recevoir la mort était une faveur qu'elle ne prodiguait pas.

Et puis, une légende de gloire s'était répandue touchant son étrange valeur dans les batailles : souvent, les légions hindoues l'avaient vue, au fort des plus ardentes mêlées, se dresser, toute radieuse et intrépide, fleurie de gouttes de sang, sur l'haodah lourd de pierreries de son éléphant de guerre, et, insoucieuse, sous les pluies de javelots et de flèches, indiquer, d'un altier flamboiement de cimenterre, la victoire.

C'est pourquoi le retour d'Akēdysséril dans sa capitale, après un guerroyant exil de plusieurs lunes, était accueilli par les transports de son peuple.

Des courriers avaient prévenu la ville lorsque la reine n'en fut plus distante que de très peu d'heures. Maintenant, on distinguait, au loin déjà, les éclaireurs aux turbans rouges, et des troupes aux sandales de fer descendaient les collines : le reine viendrait, sans doute, par la route de Surate ; elle entrerait par la porte principale des citadelles, laissant camper ses armées dans les villages environnants.

Déjà, dans Bénarès, au profond e l'allée des Pyramvâda, des torches couraient sous les térébinthes ; les esclaves royaux illuminaient de lampes, en hâte, l'immense palais de Séür.

La population cueillait des branches triomphales et les femmes jonchaient de larges fleurs l'avenue du palais, transversale à l'allée des Richis, s'ouvrant sur la place de Kama ; l'on se courbait, par foules, à de fréquents intervalles, en écoutant frémir la terre sous l'irruption des chars de guerre, des fantassins en marche et des flots de cavaleries.

Soudain, l'on entendit les sourds bruissements des tymbrils mêlés à des cliquetis d'armes et de chaînes – et, brisées par les chocs sonores des cymbales, les mélopées des flûtes de cuivre. Et voici que, de toute part, des cohortes d'avant-garde entraient dans la ville, enseignes hautes, exécutant, en désordre, les commandements vociférés par leurs sowaris.

Sur la place de Kama, l'esplanade de la porte de surate était couverte de ces fauves tapis d'Irmensul – et des lointaines factures d'Ypsamboul – tissus aux bariolures éteintes, importés par les caravanes annuelles des marchands touraniens qui les échangeaient contre des eunuques.

Entre les branches des aréquiers, des palmiers-palmyres, des mangliers et des sycomores, le long de l'avenue du Gange, flottaient de riches étoffes de Bagdad, en signe de bonheur. Sous les dais de la porte d'Occident, aux deux angles du porche énorme de la forteresse, un éblouissant cortège de courtisans aux longues robes brodées, de brahmes, d'officiers du palais, attendaient, entourant le vizir-gouverneur auprès du-

quel étaient assis les trois vizirs-guikowars de Habad. – On donnerait des réjouissances, on distribuerait au peuple le butin d'Éléphanta – de la poudre d'or, aussi – et, surtout, on livrerait, aux lueurs d'une torche solitaire, dans la vaste enceinte du cirque, de ces nocturnes combats de rhinocéros qu'idolâtraient les Hindous. Les habitants redoutaient seulement que des blessures eussent atteint la beauté de la reine ; ils questionnaient des haletants éclaireurs ; à grand'peine, ils étaient rassurés.

Dans un espace laissé libre, entre d'élevés et lourds trépieds de bronze d'où s'échappaient de bleuâtres vapeurs d'encens, se tordaient, en des guirlandes, des théories de bayadères vêtues de gazes brillantes ; elles jouaient avec des chaînes de perles, faisaient miroiter des courbures de poignards, simulaient des mouvements de volupté, – des disputes, aussi, pour donner à leurs traits une animation ; – c'était à l'entrée de l'avenue des Richis, sur le chemin du palais.



« on distribuerait au peuple le butin d'Éléphanta ... »

À l'autre extrémité de la place de Kama s'ouvrait, silencieusement, la plus longue avenue. Celle-là, depuis des siècles, on en détournait le regard. Elle s'étendait, déserte, assombrissant, sur son profond parcours à l'abandon, les voûtes de ses noirs feuillages. Devant l'entrée, une longue ligne de psylles, ceinturés de pagnes grisâtres, faisaient danser des serpents droits de la pointe de la queue, aux sons d'une musique aiguë.

C'était l'avenue qui conduisait au temple de Sivâ. Nul Hindou ne se fût aventuré sous l'épaisseur de son horrible feuillée. Les enfants étaient accoutumés à n'en parler jamais – fût-ce à voix basse. Et, comme la joie oppressait aujourd'hui les cœurs, on ne prenait aucune attention à cette avenue. On eût dit qu'elle n'arrondissait pas là, béante, ses ténèbres, avec son aspect de songe. D'après une vieille tradition, à de certaines nuits, une goutte de sang suintait de chacune des feuilles, et cette ondée de pleurs rouges tombait, tristement, sur la terre, détrempant le sol de la lugubre allée dont l'étendue était toute pénétrée de l'ombre même de Sivâ.

Tous les yeux interrogeaient l'horizon. – Viendrait-elle avant que montât la nuit ? Et c'était une impatience à la fois recueillie et joyeuse. Cependant, le crépuscule s'azurait, les flamme dorées s'éteignaient et, dans la pâleur du ciel, déjà – des étoiles ...

Au moment où le globe divin oscillait au bord de l'espace, prêt à s'abîmer, de longs ruisseaux de feu coururent, en ondulant, sur les vapeurs occidentales – et voici qu'en cet instant même, au sortir des défilés de ces lointaines collines entre lesquelles s'aplanissait la route de Surate, apparurent, en des étincellements d'épaisses poussières, des nuages de cavaliers, puis des milliers de lances, des chars – et, de tous côtés, couronnant les hauteurs, surgirent des fronts de phalanges aux caftans brunis, aux semelles fauves, aux genouillères d'airain d'où sortaient de centrales pointes mortelles : un hérissément de piques dont presque toutes les extrémités, enfoncées en des têtes coupées, entrehurtaient celles-ci en de farouches baisers, au hasard de chaque pas. Puis, escortant l'attirail roulant des machines de siège, et les claies sans nombre, attelées de robustes onagres, où, sur des litières de feuilles, gisaient les blessés, d'autres troupes de pied, les javelots ou la grande fronde à la ceinture ; – enfin, les chariots des vivres. C'était là presque toute l'avant-garde ; ils descendaient, en hâte, les pentes des sentiers, vers la ville, y pénétrant circulairement par toutes les portes. Peu après, les éclats des trompettes royales, encore invisibles, répondirent, là-bas, aux gongs sacrés qui grondaient sur Bénarès.

Bientôt des officiers émissaires arrivèrent au galop, éclaircissant la route, criant différents ordres, et suivis d'un roulis de pesants traîneaux d'où débordaient des trophées, des dépouilles opulentes, des richesses, le butin, entre deux légions de captifs cheminant tête basse, secouant des chaînes et que précédaient, sur leurs massifs chevaux tigrés, les deux rois d'Agra. Ceux-ci, la reine les ramenait en triomphe dans sa capitale, bien qu'avec de grands honneurs.

Derrière eux venaient des chars de guerre, aux frontons rayonnants, montés par des adolescentes en armures vermeilles, saignant, quelques-une, de blessures mal serrées de langes, un grand arc, transversal, aux épaules, croisés de faisceaux de flèches : c'étaient les belliqueuses suivantes de la maîtresse terrible.

Enfin, dominant ce désordre étincelant, au centre d'un demi-orbe formé de soixante-trois éléphants de bataille tout chargés de sowaris et de guerriers d'élite – que suivait de tous côtés, là-bas, l'immense vision d'un enveloppement d'armées – apparut l'éléphant noir, aux défenses dorées, d'Akēdysséril.

À cet aspect, la ville entière, jusque-là muette et saisie à la fois d'orgueil et d'épouvante, exhala son convulsif transport en une tonnante acclamation ; des milliers de palmes, agitées, s'élevèrent ; ce fut une enthousiaste furie de joie.

Déjà, dans la haute lueur de l'air, on distinguait la forme de la reine du Habad qui, debout entre les quatre lances de son dais, se détachait, mystiquement, blanche en sa robe d'or, sur le disque du soleil. On apercevait, à sa taille élancée, le ceinturon constellé où s'agrafait son cimenterre. Elle mouvait, elle-même, entre les doigts de sa main gauche, la chaînette de sa monture formidable. À l'exemple des Dēvas sculptés

au loin sur le faite des monts du Habad, elle élevait, en sa main droite, la fleur sceptrale de l'Inde, un lotus d'or mouillé d'une rosée de rubis.

Le soir, qui l'illuminait, empourpait la grandiose entourage. Entre les jambes des éléphants pendaient, distinctes, sur le rouge clair de l'espace, les diverses extrémités des trompes, – et, plus haut, latérales, les vastes oreilles surseautantes, pareilles à des feuilles de palmiers. Le ciel jetait, par éclairs, des rougeoiements sur les pointes des ivoires, sur les pierres précieuses des turbans, les fers des haches.

Et le terrain résonnait sourdement sous ces approches.

Et, toujours entre les pas de ces colosses, dont le demi-cercle effroyable masquait l'espace, une monstrueuse nuée noire, mouvante, sembla s'élever, de tous côtés à la fois, orbiculaire – et graduellement – du ras de l'horizon : c'était l'armée qui surgissait derrière eux, là-bas, étageant, entrecoupées de mille dromadaires, ses puissantes lignes. La ville se rassurait en songeant que les campements étaient préparés dans les bourgs prochaines.

Lorsque la reine du Habad ne fut plus éloignée de l'Entrée-du-Septentrion que d'une porte de flèche, les cortèges s'avancèrent sur la route pour l'accueillir.

Et tous reconnurent, bientôt, le visage sublime d'Akëdyssénil.



« Et le terrain résonnait sourdement sous ces approches. »

CETTE neigeuse fille de la race solaire était de taille élevée. La pourpre mauve, intreillée de longs diamants, d'un bandeau fané dans les batailles, cerclait, espacé de hautes pointes d'or, la pâleur de son front. Le flottement de ses cheveux, au long de son dos svelte et musclé, emmêlait ses bleuâtres ombres, sur le tissu d'or de sa robe, aux bandelettes de son diadème. Ses traits étaient d'un charme oppressif qui, d'abord, inspirait plutôt le trouble que l'amour. Pourtant des enfants sans nombre, dans le Habad, languissaient, en silence, de l'avoir vue.

Une lueur d'ambre pâle, épandue en sa chair, avivait les contours de son corps : telles ces transparences dont l'aube, voilées par les cimes himalaïennes, en pénètre les blancheurs comme intérieurement.

Sous l'horizontale immobilité des longs sourcils, deux clartés bleu sombre, en de languides paupières de Hindoue, deux magnifiques yeux, surchargés de rêves, dispensaient autour d'elle une magie transfiguratrice sur toutes les choses de la terre et du ciel. Ils saturaient d'inconnus enchantements l'étrangeté fatale de ce visage, dont la beauté ne s'oubliait plus.

Et le saillant des tempes altières, l'ovale subtil des joues, les cruelles narines déliées qui frémissaient au vent du péril, la bouche touchée d'une lueur de sang, le menton de spoliatrice taciturne, ce sourire toujours grave où brillaient des dents de panthère, tout cet ensemble, ainsi voilé de lointains sombres, devenait de la plus magnétique séduction lorsqu'on avait subi le rayonnement de ses yeux étoilés.

Une énigme inaccessible était cachée en sa grâce de péri.

Joueuse avec ses guerrières, des soirs, sous la tente ou dans les jardins de ses palais, si l'une d'entre elles, d'une charmante parole, s'émerveillait des infinis désirs qu'élevait, sur ses pas, l'héroïque maîtresse du Habad, Akëdyssénil riait, de son rire mystérieux.

Oh ! posséder, boire, comme un vin sacré, les barbares et délicieuses mélancolies de cette femme, le son d'or de son rire, – mordre, presser idéalement, sur cette bouche, les rêves de ce cœur, en des baisers partagés ! – étreindre, sans paroles, les fluides et onduleuses plénitudes de ce corps enchanté, respirer sa dureté suave, s'y perdre – en l'abîme de ses yeux, surtout !... Pensées à briser les sens, d'où se réfléchissait un vertige que ses augustes regards de veuve, aux chastetés désespérées, ne refléteraient pas. Son être, d'où sortait cette certitude désolatrice, inspirait, au fort des assauts et des chocs d'armées, aux jeunes combattants de ses légions, des soifs de blessures reçues là, sous ses prunelles.

Et puis, de tout le calice en fleur de son sein, d'elle entière, s'exhalait une odeur subtile, inespérée ! enivrante – et telle ... que, – dans l'animation, surtout, des mêlées, – un charme torturait autour d'elle ! excitant ses défenseurs éperdus au désir sans frein de périr à son ombre... sacrifice qu'elle encourageait, parfois, d'un regard surhumain, si délirant qu'elle semblait s'y donner.

C'étaient, dans la brume radieuse de ses victoires, des souvenirs d'elle seule connus et qui s'évoquaient en ses sommeils.

TELE apparaissait Akëdyssénil, à l'entrée, maintenant, de la citadelle. Un moment elle écouta, peut-être, les paroles de bienvenue et d'amour dont la saluèrent les seigneurs ; puis, sur un signe imperceptible, les chars de ses guerrières, avec le fracas du tonnerre, franchirent les voûtes et s'irradièrent sur la place de Kama. Les clameurs d'allégresse de son peuple l'appelaient : poussant donc son éléphant noir sous le porche de Surate et sur les tapis étendus, la souveraine du Habad entra dans Bénarès.



« ... la souveraine du Habad entra dans Bénarès. »

Soudainement, ses regards tombèrent sur l'avenue décriée au fond de laquelle s'accusait, dans l'éloignement, l'antique, l'énorme façade écrasée du temple de Sivâ.

Tressaillant – d'un souvenir, sans doute, elle arrêta sa monture, jeta un ordre à ses éléphantadors qui déplièrent les gradins de l'haodah sur les flancs de l'animal.

Elle descendit, légèrement. – Et voici que, pareils à des êtres évoqués par son désir, trois phaodjs, en turbans et en tuniques noirs, – délateurs sûrs et rusés – chargés, certes ! de quelque mission très secrète pendant son absence, surgirent, comme de terre, devant elle.

On s'écarta, d'après un vœu de ses yeux.

Alors, les phaodjs inclinés autour d'elle chuchotèrent, l'un après l'autre, longtemps, longtemps, de très basses paroles que nul ne pouvait entendre, mais dont l'effet sur la reine parut si terrible et grandissant à mesure qu'elle écoutait, que son pâlisant visage s'éclaira, tout à coup, d'un affreux reflet menaçant.

Elle se détourna ; puis, d'une voix brusque et qui vibra dans le silence de la place

muette :

– Un char ! s'écria-t-elle.

Sa favorite la plus proche sauta sur le sol et lui présenta les deux rênes de soie tressée de fils d'airain.

Bondissant à la place quittée :

– Que nul ne me suive ! ajouta-t-elle.

Et, de ses yeux fixes, elle considérait l'avenue déserte. Indifférente à la stupeur de son peuple, au frémissement où elle jetait la ville interdite, Akëdyssëril, précipitant ses cheveux à feu d'étincelles, renversant les psylls terrifiés, écrasant des serpents sous la lueur des roues, s'enfonça, toute seule, flèche lumineuse, sous les noirs ombrages de Sivâ, qui prolongeaient l'horreur de leur solitude jusqu'au temple fatal.

On la vit bientôt décroître, dans l'éloignement, devenir une clarté, – puis, comme une scintillation d'étoile...

Enfin, tous, confusément, l'aperçurent, lorsque, parvenue à l'éclaircie septentrionale, elle arrêta ses chevaux devant les marches basaltiques au delà desquelles, sur la hauteur, s'étendaient les parvis du sanctuaire et ses colonnades profondes.

Retenant, d'une main, le pli de sa robe d'or, elle gravissait, maintenant, là-bas, les marches redoutées.

Arrivée au portail, elle en heurta les battants de bronze du pommeau de son cimeterre, et de trois coups si terribles, que la répercussion, comme une plainte sonore, parvint, affaiblie par la distance, jusqu'à la place de Kama.

Au troisième appel, les mystérieux battants s'ouvrirent sans aucun bruit.

Akëdyssëril, comme une vision, s'avança dans l'intérieur de l'édifice.

Quand sa personne eut disparu, les hautes mâchoires métalliques, distendues à ses sommations, refermèrent leur bâillement sombre sur elle, poussées par les bras invisibles des saïns, desservants de la demeure du dieu.

LA fille de Gwalior, au dédain de tout regard en arrière, s'aventura sous les prolongements des salles funestes que formaient les intervalles des piliers, – et le froid des pierres multipliait la sonorité de ses pas.

Les derniers reflets de la mort du soleil, à travers les soupiraux – creusés, du seul côté de l'Occident, au plus épais des hautes murailles – éclairaient sa marche solitaire. Ses vibrantes prunelles sondaient le crépuscule de l'enceinte. – Ses brodequins de guerre, sanglants encore de la dernière mêlée (mais ceci ne pouvait déplaire au dieu qu'elle affrontait), sonnaient dans le silence. De rougeoyantes lueurs, tombées obliquement des soupiraux, allongeaient sur les dalles les ombres des dieux. Elle marchait sur ces ombres mouvantes, les effleurant de sa robe d'or.



« Elle marchait sur ces ombres mouvantes, les effleurant de sa robe d'or. »

Au fond, sur des blocs – entassés – de porphyre rouge, surgissait une formidable vision de pierre, couleur de nuit.

Le colosse, assis, s'élargissait en l'écartement de ses jambes, configurant un aspect de Sivâ, le primordial ennemi de l'Existence-universelle. Ses proportions étaient telles que le torse seul apparaissait. L'inconcevable visage se perdait, comme dans la pensée, sous la nuit des voûtes. La divine statue croisait ses huit bras sur son sein funèbre, – et ses genoux, s'étendant à travers l'espace, touchaient, des deux côtés, les parois du sanctuaire.

Sur l'exhaussement de trois degrés, de vastes pourpres tombaient, suspendues entre des piliers. Elles cachaient une centrale cavité creusée dans le monstrueux socle du Sivâ.

Là, derrière les plis impénétrables, s'allongeait, disposée en pente vers les portiques, la Pierre-des-immolations.

Depuis les âges obscurs de l'Inde, à l'approche de tous les minuits, les brahmes si-vaïtes, au grondement d'un gong d'appel, débordaient de leurs souterraines retraites, entraînant au sanctuaire un être humain – qui, parfois, était accouru s'offrir de lui-même, transporté du dédain de vivre. Aux circulaires clartés des braises seules de l'autel, car aucune lampe ne brûlait dans la demeure de Sivâ, les prêtres étendaient sur la Pierre cette victime nue – que des entraves d'airain retenaient aux quatre membres.

Bientôt flamboyaient les torches des saïns, illuminant l'entourage recueilli des brahmes. Sur un signe du Grand-Pontife, le Sacrificateur de Sivâ, séparant d'un arrêt chacun de ses pas, s'avavançait... puis, se penchant avec lenteur vers la Pierre, d'un seul coup de sa large lame ouvrait silencieusement la poitrine de l'holocauste.

Alors, quittant l'autel, dans l'aveugle dévotion à la divinité destructrice, le Grand-Pontife s'approchait, maudissant les cieux. Et, plongeant ses mains onglées dans cette entaille, qu'il élargissait avec force, en fouillait, d'abord, l'horreur. Puis, il en retirait ses bras, les dressait aussi haut que possible, offrant à la Reproduction divine le cœur au hasard arraché, et dont les fibres saignantes glissaient entre ses doigts espacés selon les rites sacerdotaux.

Le grommellement monotone des brahmes, qu'envahissait une extase, râlait autour de lui le vieil hymne de Sivâ (la grande Imprécation contre la Lumière) d'eux seuls connu. Au cesser du chant, le Pontife laissait retomber son oblation pantelante sur le feu saint qui consumait les suprêmes palpitations : et la chaude buée montait ainsi, expiatrice de la vie, le long du ventre apaisé du dieu.

Cette cérémonie, toujours occulte, était si brève, que les échos du temple ne retentissaient jamais que d'un seul grand cri.

CE soir-là, debout sur le triple degré au delà duquel s'étalait, ainsi long-voilée, la Pierre de sacrificature, se tenait le seul habitant visible des solitudes du temple : – et l'aspect de cet homme était aussi glaçant que l'aspect de son dieu.

La géante nudité de ce vieillard aux reins ceinturés d'un haillon noir, – et dont l'ossature décharnée, flottante en une peau blanchâtre aux bruissantes rides, semblait lui être devenue étrangère, – se détachait sur l'ensanglantement des lourdes draperies.

L'impassibilité de cette face, au puissant crâne décillé, inerme et chauve, qu'effleurait en cet instant, sur le fuyant d'une tempe, le feu d'une tache solaire, imposait le vertige. Aux creux de ses orbites, sous leurs arcs dénudés, veillaient deux lueurs fulgurales qui semblaient ne pouvoir distinguer que l'Invisible.

Entre ces yeux, se précipitait un ample bec d'aigle sur une bouche pareille à quelque vieille blessure devenue blanche faute de sang – et qui clôturait mystiquement la carrure du menton. Une volonté brûlait seule en cette émaciation qui ne pouvait plus être appréciablement changée par la mort, car l'ensemble de ce que l'Homme appelle la Vie, sauf l'animation, semblait détruit en ce spectral ascète.

Ce mort vivant, plusieurs fois séculaires, était le Grand-Pontife de Sivâ, le prêtre aux mains affreuses, – l'Anachorète au nom de lui-même oublié – et dont nul mortel n'eût, sans doute, retrouvé les syllabes qu'à travers la nuit, dans les déserts, en écoutant avec attention le cri du tigre.

OR, c'était vers lui que venait, irritée, Akēdysséril ; c'était bien cet homme dont l'aspect la transportait d'une fureur que trahissaient les houles de son sein, le froncement de ses narines, la palpitation de ses lèvres !

Arrivée, enfin, devant lui, la reine s'arrêta, le considéra pendant un instant sans une parole, puis, – d'une voix qui retentit ferme, jeune, vibrante, dans le terrifiant isolement du démesuré tombeau :

– « Brahmane, je sais que tu t'es affranchi de nos joies, de nos désirs, de nos douleurs et que tes regards sont devenus lourds comme les siècles. Tu marches environné des brumes d'une légende divine. Un pâtre, des marchands khordofans, des chasseurs de lynx et de bœufs sauvages t'ont vu, de nuit, dans les sentiers des montagnes, plongeant ton front dans les immenses clartés de l'orage et, tout illuminé d'éclairs dont la vertu brûlante s'émoissait contre toi, sourd au fracas des cieus, tu réfractais, paisiblement, au profond de tes prunelles, la vision du dieu que tu portes. Au mépris des éléments de nos abîmes, tu te projetais, en esprit, vers le Nul sacré de ton vieil espoir.

« Comment donc te menacer, figure inaccessible ? Mes bourreaux épuiseraient en vain, sur ta dépouille vivante, leur science ancienne, et mes plus belles vierges, leurs enchantements ! Ton insensibilité neutralise ma puissance. Je veux donc me plaindre à ton dieu. »

Elle posa le pied sur la première dalle du sanctuaire, puis, élevant ses regards vers le grand visage d'ombre perdu dans les hautes ténèbres du temple :

– « Sivâ ! cria-t-elle, Dieu dont l'invisible vol revêt de terreur jusqu'à la lumière du soleil, – Dieu, qui, devant l'IRRÉVÉLÉ, te dressas, improuvant et condamnant ce mensonge des univers... que tu sauras détruire ! – si j'ai senti, jamais, autour de moi, dans les combats, ta présence exterminatrice, tu écouteras, ô Père de la Sagesse fatale, le fille d'un jour qui ose troubler le silence de ta demeure en te dénonçant ton prêtre.

« Ressouviens-toi, – puisque c'est l'attribut des Dieux de s'intéresser si étrangement aux plaintes humaines ! – Peu d'aurores avaient brillé sur mon règne, Sivâ, lorsque forcée de franchir, avec mes armées, l'Iaxarte et l'Oxus, je dus entrer, victorieuse, dans les cités en feu de la Sogdiane, – dont le roi réclamait sa fille unique, ma prisonnière Yelka. – Je savais que des peuples du Népal profiteraient, ici, de cette guerre lointaine, pour proclamer roi du Habad celui... que je ne pouvais pas me résoudre à faire périr, Sedjnour, enfin, leur prince, le frère, hélas ! De Sinjab, mon époux inoublié. – Si j'étais une conquérante, Sedjnour n'était-il pas issu de la race d'Ebbahâr, le plus ancien des rois ?

« Je vainquis, en Sogdiane ! Et je dus soumettre, à mon retour, les rebelles, – qui m'ont déclarée, depuis, valeureuse et magnanime, en des inscriptions durables.

« Ce fut alors que, pour prévenir de nouvelles séditions et d'autres guerres, le Conseil de mes vizirs d'État, dans Bénarès, statua d'anéantir l'objet même de ces troubles, au nom du salut de tous. Un décret de mort fut donc rendu contre Sedjnour et encore ma captive, sa fiancée, – et l'Inde m'adjura d'en hâter l'exécution pour assurer, enfin, la stabilité de mon trône et de la paix.

« En cette alternative, mon orgueil frémissant refusa de se diminuer en bravant les remords d'un tel crime. Qu'ils fussent mes captifs, je m'accordais avec tristesse - ô Dieu des méditations désespérées ! – cette inévitable iniquité !... Mais qu'ils devinssent mes victimes... lâcheté d'un cœur ingrat, dont le seul souvenir eût à jamais flétri toutes les fiertés de mon être ! – Et puis, ô Dieu des victoires ! je ne suis point cruelle, comme les filles des riches parsis, dont l'ennui se plaît à voir mourir ; les grandes audacieuses, bien éprouvées aux combats, sont faites de clémence – et, comme l'une de mes sœurs de gloire, Sivâ, je fus élevée par des colombes.

« Cependant, l'existence de ces enfants était un constant péril. Il fallait choisir entre leur mort et tout le sang généreux que leur cause, sans doute, ferait verser encore !

– Avais-je le droit de les laisser vivre, moi, reine ?

AH ! je résolus, du moins, de les voir, une fois, de mes yeux, – pour juger s'ils étaient dignes de l'anxiété dont se tourmentait mon âme. – Un jour, aux premiers rayons de l'aurore, je revêtis mes vêtements d'autrefois, alors que, dans nos vallées, je gardais les troupeaux de mon père Gwalior. Et je me hasardai, femme inconnue, dans leurs demeures perdues parmi les champs de roses, aux bords opposés du Gange.

« O Sivâ ! je revins éblouie, le soir !... Et, lorsque je me retrouvai seule, en cette salle du palais de Séür où je devins, où je demeure veuve, une mélancolie de vivre m'accabla : je me sentis plus troublée que je ne l'aurais cru possible !

« O couple pur d'êtres charmants qui s'étonnaient sans me haïr ! Leur existence ne palpait que d'un espoir : leur union d'amour !... libres ou captifs !... fût-ce même dans l'exil !... Cet adolescent royal, aux regards limpides, et dont les traits me rappelaient de Sinjab ! Cette enfant chaste et si aimante, et si belle !... leurs âmes séparées, mais non désunies, s'appelaient et se savaient l'une à l'autre ! N'est-ce donc pas ainsi que notre race conçoit et ressent, depuis les âges, en notre Inde sublime, le sentiment de l'amour ? Fidèle, immortellement !

« Eux, un danger, Sivâ ? – Mais Sedjhour, élevé par des sages, rendait grâce aux Destinées de se voir allégé du souci des rois ! Il me plaignait, en souriant, de m'en être si passionnément fatiguée ! Prince insoucieux de gloire, il jugeait frivoles ces lauriers idéals dont le seul éclat me fait pâlir !... S'aimer ! Tel était – ainsi que pour son amante Yelka – l'unique royaume ! Et, disaient-ils, ils étaient bien assurés que j'allais les réunir vite – puisque je fus aimée et que j'étais fidèle. »

AKÉDYSSÉRIL, après avoir un instant caché son visage de veuve entre ses mains radieuses, continua :

– « Répondre à ces enfants en leur adressant des bourreaux ? Non ! Jamais. – Cependant, que résoudre, puisque la mort, seule, peut mettre fin, sans retour, aux persévérances opiniâtres des partisans d'un prince – et que l'Inde me demandait la paix ? ... Déjà d'autres rebellions menaçaient : il me fallait encore m'armer contre l'Indo-Scythie... – Soudainement, une étrange pensée m'illumina ! C'était la veille du jour où j'allais marcher contre les aborigènes des monts arachosiens. Ce fut à toi seul que je songeai, Sivâ ! Quittant, de nuit, mon palais, j'accourus ici, seule : – rappelle-toi ! divinité morose ! – Et je vins demander secours, devant ton sanctuaire, à ton noir pontife.

« Brahmane, lui dis-je, je sais que – ni mon trône dont la blancheur s'éclaire de tant de pierreries, ni les armées, ni l'admiration des peuples, ni les trésors, ni le pouvoir de ce lotus inviolé – non, rien ne peut égaler en joie les premières délices de l'Amour ni ses voluptueuses tortures. Si l'on pouvait mourir du ravissement nuptial, mon sein ne battrait plus depuis l'heure où, pâle et rayonnante, Sinjab me captiva sous ses baisers, à jamais, comme sous des chaînes !

« Cependant, si, par quelque enchantement, il était possible – que ces enfants condamnés *mourussent d'une joie si vive, si pénétrante, si encore inédite, que cette mort leur semblât plus désirable que la vie ?* Oui, par l'une de ces magies qui nous dissipent comme des ombres, si tu pouvais augmenter leur amour même, – l'exalter, par quelque vertu de Sivâ ! – d'un embrasement de désirs... peut-être le feu de leurs premiers transports suffirait-il pour consumer les liens de leurs sens en un évanouissement sans réveil ! – Ah ! si cette mort céleste était réalisable, ne serait-elle pas une conciliatrice, puisqu'ils se le donneraient à eux-mêmes ? Seule, elle me semblait digne de leur douceur et de leur beauté.

« Ce fut à ces paroles que cette bouche de nuit, engageant ta promesse divine, me répondit avec tranquillité :

– « Reine, j'accomplirai ton désir. »

« Sur cette assurance de ton prêtre, accès libre lui fut laissé, par mes ordres, des palais de mes captifs. – Consolée, d'avance, par la beauté de mon crime, je me départis en armes, l'aube suivante, vers l'Arachosie, – d'où je reviens, victorieuse encore, Sivâ ! grâce à ton ombre et à mes guerriers, ce soir.

« Or, tout à l'heure, au franchir des citadelles, j'eus souci de la fatale merveille, sans doute accomplie durant mon éloignement. Déjà songeuse d'offrandes sacrées, je contemplais les dehors de ce temple, lorsque mes phaodjs, apparus, m'ont révélé quelle fut, envers moi, la duplicité de ce très vieux homme-ci. »

La souveraine veuve regarda le fakir : à peine si sa voix décelait, en de légers tremblements, la fureur qu'elle dominait.

– « Démens-moi ! continua-t-elle ; dis-nous de quelles délices tu tins à fleurir, pour

ces adolescents idéals, la pente de la mort promise ? sous les pleurs de quelles extases tu sus voiler leurs yeux ravis ? en quels inconnus frémissements d'amour tu fis vibrer leurs sens jusqu'à cet alanguissement mortel où je rêvais que s'éteignissent leurs deux êtres ? Non ! tais-toi.

« Mes phaodjs, aux écoutes dans les murailles, t'observaient – et j'ai lieu d'estimer leur clairvoyance fidèle... Va, tu peux lever sur moi tes yeux ! À qui me jette le regard qui dompte, je renvoie celui qui opprime, n'étant pas de celles qui subissent des enchantements.

« O prince pur, Sedjnour, ombre ingénue, – et toi, pâle Yelka, si douce, ô vierge ! – Enfants, enfants !... le voici, cet homme de tourments qu'il faut, où vous êtes, incriminer devant les divinités sans clémence qui n'ont pas aimé.

« Je veux savoir pourquoi ce fils d'une femme oubliée ma cacha cette haine qu'il portait, sans doute, à quelque souverain de la race dont ils sortirent et quelle vengeance il projetait d'exercer sur cette innocente postérité !...

– Car, de quel autre mobile s'expliquer ton œuvre, brahmane ? à moins que tes féroces instincts nats, ayant, à la longue, affolé ta stérile vieillesse, tu n'aies agi dans l'inconscience... et, devant la perfection de leur double supplice, comment le croire ?

« Ainsi, ce ne fut qu'avec des paroles, n'est-ce pas ? *rien qu'avec des paroles*, que tu fis subir, à leurs âmes, une mystérieuse agonie, jusqu'à ce qu'enfin cette mort volontaire, où tu les persuadais de se réfugier contre leurs souffrances, vint les délivrer... de t'avoir entendu !

« Oui, tout l'ensemble de ce subtil forfait, je le devine, prêtre : – et c'est par dédain, sache-le, que je n'envoie pas, à l'instant même, ta tête sonner et bondir sur ces dalles profanées par ton parjure. »

Akëdysséiril, qui venait de laisser ses yeux étinceler, reprit, avec des accents amers :

– « Aussitôt que l'austérité de ton aspect eut séduit la foi de ces claires âmes, tu commenças cette œuvre maudite. Et ce fut la simplicité de leur mutuelle tendresse que tu pris, d'abord, à tâche de détruire. Au souffle de quelles obscures suggestions desséchas-tu la sève d'amour en ces jeunes tiges, qui, pâlissantes, commencèrent, dès lors, à dépérir pour ta joie, – je vais te le dire !

« Vieillard, il te fallut que chacun d'eux se sentît solitaire ! Eh bien, – selon ce que tu leur laissas entendre, – *chacun d'eux ne devait-il pas survivre à l'oublié, et régner, grâce à mes vœux, en des pays lointains, – aux côtés d'un être royal et plein d'amour aujourd'hui préféré déjà ?*... Comment te fut-il possible de les persuader ? – Mais tu savais en offrir mille preuves !... Isolés, pouvaient-ils, ces enfants, échanger ce seul regard qui eût traversé les nébuleuses fumées de tes vengeances comme un rayon de soleil ? Non ! Non. Tu triomphais – et, tout à l'heure, je t'apprendrai, te dis-je, par quel redoutable artifice ! Et le feu chaste de leurs veines, attisé, sans cesse, par le ravage des jalousies, par la mélancolie de l'abandon, tu sus en irriter les désirs jusqu'à

les rendre follement charnels – à cause de cette croyance où tu plongeais leurs cœurs, l'impossibilité de toute possession l'un de l'autre. Entre leurs demeures, chaque jour, passant le Gange, tu te faisais, sur les eaux saintes, une sorte d'effrayant messenger de pleurs, d'épouvante, d'illusions mortels et d'adieux.

« Ah ! les délations de mes phaodjs sont profondes : elles m'ont éclairé [sic] sur certaine détestable puissance dont tu disposes ! Ils ont attesté, en un serment, les Dêvas des Expiations éternelles, que nulle arme n'est redoutable auprès de l'usage où ton noir génie sait plier la parole des vivants. Sur ta langue, affirment-ils, s'entrecroisent, à ton gré, des éclairs plus fallacieux, plus éblouissants et plus meurtriers que de ceux qui jaillissent, dans les batailles, des feintes de nos cimenterres. et, lorsqu'un esprit funeste agite sa torche au fond de tes desseins, cet art, ce pouvoir, plutôt, se résout, d'abord, en... »

La reine, ici, fermant à demi les paupières, sembla suivre, d'une lueur, entre ses cils, dans les vagues ténèbres du temple, un fil invisible, perdu, flottant : et, symbolisant ainsi l'analyse où ses pensées s'aventuraient, elle lissa, de deux de ses doigts fins et pâles, le bout de l'un de ses sourcils, en étendant l'autre main vers le brahme :

... – « en... des suppositions lointaines, motivées subtilement, et suivies d'affreux silences... Puis, – des inflexions, très singulières, de ta voix, éveillent... on ne sait quelles angoisses – dont tu épies, sans trêve, l'ombre passant sur les fronts. Alors – mystère de toute raison vaincue ! – d'étranges consonnances [sic], oui, presque nulle de signification, – et dont les magiques secrets te sont familiers, – te suffisent pour effleurer nos esprits d'insaisissables, de glaçantes inquiétudes ! de si troubles soupçons qu'une anxiété inconnue oppresse, bientôt, ceux-là mêmes dont la défiance, en éveil, commençait à te regarder fixement. Il est trop tard. Le verbe de tes lèvres revêt, alors, les reflets bleus et froids des glaives, de l'écaille des dragons, des pierreries. Il enlace, fascine, déchire, éblouit, envenime, étouffe... et il a des ailes ! Ses occultes morsures font saigner l'amour à n'en plus guérir. Tu sais l'art de susciter – pour les toujours décevoir – les espérances suprêmes ! À peine supposes-tu... que tu convaincs plus que si tu attestais. Si tu feins de rassurer, ta menaçante sollicitude fait pâlir. Et, selon tes vœux, la mortelle malice qui anime ta sifflante pensée, jamais ne louange que pour dissimuler les obliques flèches de tes réserves, qui, seules, importent ! – tu le sais, car tu es comme un mort méchant. D'un flair louche et froid, tu sais en proportionner les atteintes à la présence qui t'écoute. Enfin, toi disparu, tu laisses dans l'esprit que tu te proposas ainsi de pénétrer d'un venin fluide, le germe d'une corrosive tristesse, que le temps aggrave, que le sommeil même alimente – et qui devient bientôt si lourde, si âcre et si sombre – que vivre perd toute saveur, que le front se penche, accablé, que l'azur semble souillé depuis ton regard, que le cœur se serre à jamais – et que des êtres simples en peuvent mourir. C'est donc sous l'énergie de ce langage meurtrier – ton privilège, brahmane ! – que tu te complus et t'acharnas, jour à jour, à froisser – comme entre les ossements de tes mains – le double calice de ces jeunes âmes candides, ô spectre étouffant deux roses dans la nuit !

« Et lorsque leurs lèvres furent muettes, leurs yeux fixes et sans larmes, leurs sourires bien éteints ; lorsque le poids de leur angoisse dépassa ce que leurs cœurs pou-

vaient supporter sans cesser de battre, lorsqu'ils eurent, même, cessé de me maudire ainsi que les dieux sacrés, tu sus augmenter en chacun d'eux, tout à coup, cette soif de perdre jusqu'au souvenir de leur être, pour échapper au supplice d'exister sans fidélité, sans croyances, et sans espérances, en proie au tourment constant de leurs trop insatiables désirs l'un de l'autre. – Et cette nuit, cette nuit, tu les as laissés se précipiter dans le vaste fleuve, – te disant, peut-être, que tu saurais bien me donner le change de leur mort. »

Il y eut un moment de grand silence dans le temple, à cette parole.

– « Prêtre, reprit encore Akëdyssëril, je tenais à mon rêve que tu t'engageas, librement, à réaliser. Tu fus, ici, l'interprète sacrilège de ton dieu, dont tu as compromis l'éternelle intégrité par ta trahison, car tout parjure diminue, à la mesure de la promesse trahie, l'être même de qui l'accomplit ou l'inspira. Je veux donc savoir pourquoi tu m'as bravée : pour quel motif ce long attentat n'a point fatigué ta persévérance !... Tu vas me répondre. »

ELLE se détourna, comme une longue lueur d'or, vers les profondeurs ensevelies dans l'obscurité. Et sa voix, devenant immédiatement stridente, réveilla, comme de force, en des sursauts bondissants, les échos des immenses salles autour d'elle :

– « Et maintenant, fakirs voilés, spectres errants entre les piliers de cette demeure et qui, cachant vos cruelles mains, apparaissez, par intervalles, – révélés, seulement, par l'ombre rapide que vous projetez sur les murailles, – écoutez la menaçante voix d'une femme qui, – servante, hier encore, de ceux-là – qui entendent les symboles et tiennent la parole des dieux, – ce soir vous parle en dominatrice, car ses paroles ne sont point vaines : j'en ai pesé, froidement, l'imprudence – et ce n'est pas à moi de trembler.

« Si, dans l'instant, ce taciturne ascète, votre souverain, se dérobe à ma demande en d'imprécises réponses, – avant une heure, moi, je le jure ! Akëdyssëril ! – entraînant mes vierges militaires, nous passerons, debout, au front de nos chars vermeils avec des rires, dans la fumée, dispersant l'incendie de nos torches en feu aux profonds des noirs feuillages de votre antique avenue ! Ma puissante armée, encore ivre de triomphe, et qui est aux portes de Bénarès, entrera dans la ville sur mon appel. Elle enserrera cet édifice désormais déserté de son dieu ! Et cette nuit, toute la nuit, sous les chocs multipliés de mes béliers de bronze, j'en effondrerai les pierres, les portes, les colonnades ! Je jure qu'il s'écroulera dans l'aurore et que j'écraserai le monstrueux simulacre vide où veilla, durant des siècles, l'esprit même de Sivâ ! Mes milices, dont le nombre est terrible, avec leurs lourdes massues d'airain, les auront broyés, pêle-mêle, ces blocs rocheux, avant que le soleil de demain – si demain nous éclaire – ait atteint le haut du ciel ! Et le soir, lorsque le vent, venu des monts lointains – devant qui les autres de la terre s'humilient – aura dispersé tout ce vaste nuage de vaines poussières à travers les plaines, les vallées et les bois du Habad, je reviendrai, moi ! vengeresse ! avec mes guerrières, sur nos noirs éléphants, fouler le sol où s'éleva le vieux temple !... Couronnées de frais lotus et de roses, elles et moi, sur ces ruines, nous entre-choquerons nos coupes d'or, en criant aux étoiles, avec des chants de victoire et d'amour, les noms de deux ombres vengées ! Et ceci, pendant que mes exécuteurs enverront, l'une après l'autre, du haut des amoncellements qui pourront subsister encore des parvis dévastés, vos têtes et vos âmes rouler en ce Néant-originel que votre espoir imagine !... J'ai dit. »

La reine Akëdyssëril, le sein palpitant, la bouche frémissante, abaissant les paupières sur ses grands yeux bleus tout en flammes, se tut.

ALORS le Serviteur de Sivâ, tournant vers elle sa blême face de granit, lui répondit d'une voix sans timbre :

– « Jeune reine, devant l'usage que nous faisons de la vie, penses-tu nous faire de la mort une menace ? – Tu nous envoyas des trésors – semés dédaigneusement par nos saïns, sur les degrés de ce temps – où nul mendiant de l'Inde n'ose venir les ramasser ! Tu parles de détruire cette demeure sainte ? Beau loisir, – et digne de tes destinées, – que d'exhorter des soldats sans pensée à pulvériser de vaines pierres ! L'Esprit qui anime et pénètre ces pierres est le seul temple qu'elles représentent : lui révoqué, le temple, en réalité, n'est plus. Tu oublies que c'est lui seul, cet Esprit sacré, qui te revêt, toi-même, de l'autorité dont tes armes ne sont que le prolongement sensible... Et que ce serait à lui seul, toujours, que tu devrais de pouvoir abolir les voiles sous l'accident desquels il s'incorpore ici. Quand donc le sacrilège atteignit-il d'autre dieu... que l'être même de celui qui fut assez infortuné pour en consommer la démence !

« Tu vins à moi, pensant que la Sagesse des Dêvas visite plus spécialement ceux qui, comme nous, par des jeûnes, des sacrifices sanglants et des prières, préservent la clairvoyance de leur propre raison de dépendre des fumées d'un breuvage, d'un aliment, d'une terreur ou d'un désir. J'accueillis tes vœux parce qu'ils étaient beaux et sombres, même en leur féminine frivolité, – m'engageant à les réaliser, par déférence – pour le sang qui te couvre. – Et voici que, dès les premiers pas de ton retour, ton lucide esprit s'en remet à des intelligences de délateurs – que je n'ai même pas daigné voir – pour juger, pour accuser et pour maudire mon œuvre, de préférence à t'adresser simplement à moi, tout d'abord, pour en connaître.

« Tu le vois, ta langue a formé, bien en vain, les sons dont vibrent encore les échos de cet édifice, – et s'il me plut d'entendre jusqu'à la fin tes harmonieux et déjà si oubliés outrages, c'est que, – fût-elle sans base et sans cause, – la colère des jeunes tueuses, dont les yeux sont pleins de gloire, de feux et de rêves, est toujours agréable à Sivâ.

« Ainsi, reine Akëdysséril, tu désires – et ne sais ce qui réalise ! Tu regardes un but et ne t'inquiètes point de l'unique moyen de l'atteindre. – Tu demandas s'il était au pouvoir de la Science-sainte d'induire deux êtres en ce passionnel état des sens où telle subite violence de l'Amour détruirait en eux, dans la lueur d'un même instant, les forces de la vie ?... Vraiment, quels autres enchantements qu'une réflexion toute naturelle devais-je mettre en œuvre pour satisfaire à l'imaginaire de ce dessein ? – Écoute : et daigne te souvenir.

« Lorsque tu accordas la fleur de toi-même au jeune époux, lorsque Sinjab te cueillit en des étreintes radieuses, jamais nulle vierge, t'écriais-tu, n'a frêmi de plus ardentes délices, et ta stupeur, selon ce que tu m'attestas, était d'avoir survécu à ce grave ravissement.

« C'est que, – rappelle-toi, – déjà favorisée d'un sceptre, l'esprit troublé d'ambitueuses songeries, l'âme disséminée en mille soucis d'avenir, il n'était plus en ton pouvoir de te donner tout entière. Chacune de ces choses retenait, au fond de ta mé-

moire, un peu de ton être et, ne t'appartenant plus en totalité, tu te ressaisissais obscurément et malgré toi – jusqu'en ce conjugal charme de l'embrassement – aux attirances de ces choses étrangères à l'Amour.

« Pourquoi, dès lors, t'étonner, Akēdyssénil, de survivre au péril que tu n'as pas couru ?

« Déjà tu connaissais, aussi, des bords de cette coupe où fermente l'ivresse des cieux, d'avant-coueurs parfums de baisers dont l'idéal avait effleuré tes lèvres, émoussant la divine sensation future. Considère ton veuvage, ô belle veuve d'amour, qui sais si distraitement survivre à ta douleur ! Comment la possession t'aurait-elle tuée, d'un être – dont la perte même te voit vivre ?

« C'est que, jeune femme, ta nuit nuptiale ne fut qu'étoilée. Son étincelante pâleur fut toute pareille à celle de mille bleus crépuscules, réunis au firmament, et se voilant à peine les uns les autres. L'éclair de Kamadēva, le Seigneur de l'amour, ne les traversa que d'une pâleur un peu plus lumineuse, mais fugitive ! Et ce n'est pas en ces douces nuits que les cœurs humains peuvent subir le choc de sa puissante foudre.

« Non !... Ce n'est que dans les nuits désespérées, noires et désolatrices, aux airs inspirateurs de mourir, où nul regret des choses perdues, nul désir des choses rêvées ne palpitent plus dans l'être, hormis l'amour seul, – c'est seulement en ces sortes de nuits qu'un aussi rouge éclair peut luire, sillonner l'étendue et anéantir ceux qu'il frappe ! C'est en ce vide seul que l'Amour, enfin, peut librement pénétrer les cœurs et les sens, et les pensées, au point de les dissoudre en lui d'une seule et mortelle commotion ! Car une loi des dieux a voulu que l'intensité d'une joie se mesurât à la grandeur du désespoir subi pour elle : alors seulement cette joie, se saisissant à la fois de toute l'âme, l'incendie, la consume et peut la délivrer.

« C'est pourquoi j'ai accumulé beaucoup de nuit dans l'être de ces deux enfants : je la fis même plus profonde et plus dévastée que n'ont pu le dire les phaodjs !... Maintenant, reine, quant aux enchantements dont disposent les antiques brahmanes, supposes-tu que tes si clairvoyants espions connaissent, par exemple, l'intérieur de ces grands rochers du sommet desquels tes jeunes condamnés voulurent, hier au soir, se précipiter dans le Gange ? »

Ici, Akēdyssénil, arrachant du fourreau son cimeterre qui continua la lueur de ses yeux, s'écria, ne dominant plus son courroux :

– « Insensé barbare ! Pendant que tu prononces toutes ces vaines sentences qui ont tué mes chères victimes, ah ! le fleuve roule, sous les astres, à travers les roseaux, leurs corps innocents !... Eh bien, le Nirvânah t'appelle. Sois donc anéanti ! »

Son arme décrivit un flamboiement dans l'obscurité. Un instant de plus, et l'ascète, séparé par les reins sous l'atteinte robuste du jeune bras, – n'était plus.

Soudain, elle rejeta son arme loin d'elle, et le bruit retentissant de cette chute fit tressaillir encore les ombres du temple.

C'est que – sans même relever les paupières sur l'accusatrice – le pontife sombre avait murmuré, sans dédain, sans terreur et sans orgueil, ce seul mot :

– « Regarde. »



C'est que – sans même relever les paupières sur l'accusatrice – le pontife sombre avait murmuré, sans dédain, sans terreur et sans orgueil, ce seul mot : – « Regarde. »

À cette parole s'étaient écartés les pans du grand voile de l'autel de Sivâ, laissant apercevoir l'intérieur de la caverne que surplombait le dieu.

Deux ascètes, les paupières abaissées selon les rites sacerdotaux, soutenaient, aux extrémités latérales du sanctuaire, les vastes plis sanglants.

Au fond de ce lieu d'horreur, les trépieds étaient allumés comme à l'heure d'un sacrifice. L'Esprit de Sivâ s'opposant, dans les symboles, à la libre élévation de leurs flammes, ces grandes flammes, renversées par les courbures de hautes plaques d'or, réverbéraient d'inquiétantes clartés sur la Pierre des victimes. Au chevet de cette Pierre se tenaient, immobiles et les yeux baissés, deux saïns, la torche haute.

Et là, sur ce lit de marbre, apparaissaient, étendus, pâles d'une pâleur e ciel, deux jeunes êtres charmants. Les plis de neige de leurs transparentes tuniques nuptiales décelaient les lignes sacrées de leurs corps ; la lumière de leur sourire annonçait en eux le lever d'une aube éclosé dans les invisibles et vermeils espaces de l'âme ; et cette aurore secrète transfigurait, en uns extase éternelle, leur immobilité.

Certes, quelque transport d'une félicité surnaturelle, passant les forces de sensation que les dieux ont mesurées aux humains – avait dû les délivrer de vivre, car l'éclair e la Mort en avait figé l'expressif reflet sur leurs visages ! Oui, tous deux portaient l'empreinte de l'idéale joie dont la soudaineté les avait foudroyés.

Et là, sur cette couche où les brahmes de Sivâ les avaient posés, ils gardaient l'attitude, encore, où la Mort – que, sûrement, ils n'avaient point remarquée – était venue les surprendre effleurant leurs êtres de son ombre. Ils s'étaient évanouis, perdus en elle, insolitement, laissant la dualité de leurs essences en fusion s'abîmer en cet unique instant d'un amour – que nul autre couple vivant n'aura connu jamais.

Et ces deux mystiques statues incarnaient ainsi le rêve d'une volupté seulement accessible à des cœurs immortels.

La juvénile beauté de Sedjnoun, en sa blancheur rayonnante, semblait défier les ténèbres. Il tenait, ployé entre ses bras, l'être de son être, l'âme de son désir ; – et celle-ci, dont la blanche tête était renversée sur le mouvement d'un bras jeté à l'entour du cou de son bien-aimé, paraissait endormie en un éperdu ravissement. L'auguste main de Yelka retombait sur le front de Sedjnoun : ses beaux cheveux, brunissants, déroulaient sur elle et sur lui leurs noires ondes, et ses lèvres, entr'ouvertes vers les siennes, lui offraient, en un premier baiser, la candeur de son dernier soupir. – Elle avait voulu, sans doute, attirer, dans un doux effort, la bouche de son amant vers la fleur de ses lèvres, lui faisant ainsi subir, en même temps, le subtil et cher parfum de son sein virginal qu'elle pressait encore contre cette poitrine adorée !... Et c'était au moment même où toutes les défaillances, où tous les adieux, toutes les tortures d'âme s'effaçaient à peine sous le mutuel transport de leur soudaine union !...

Oui, la résurrection, trop subitement délicieuse, de tant d'inespérées et pures ivresses, le contre-coup de cette effusion enchantée, l'intime choc de ce fulgurant baiser, que tous deux croyaient à jamais irréalisable, les avaient emportés, d'un seul coup d'aile, hors de cette vie dans le ciel de leur propre songe. Et, certes, le supplice

eût été, pour eux, de survivre à cet instant non pareil !

AKĒDYSSÉRIL considérait, en silence, l'œuvre merveilleuse du Grand-prêtre de Sivâ.

– « Penses-tu que si les Dêvas te conféraient le pouvoir de les éveiller, ces délivrés daigneraient accepter encore la Vie ? dit l'impénétrable fakir d'un accent dont l'ironie austère triomphait : – vois, reine, te voici leur envieuse ! »

Elle ne répondit pas : une émotion sublime voilait ses yeux. Elle admirait, se joignant les mains sur une épaule, l'accomplissement de son rêve inouï.

Soudainement, un immense murmure, la rugissante houle d'une multitude, et de longs bruissements d'armes, troublant sa contemplation, se firent entendre de l'extérieur du temple – dont les portails roulèrent, lourdement, sur les dalles intérieures.

Sur le seuil, n'osant entrer en apercevant la reine de Bénarès éclairée encore, au fond du temple, par les flammes du sanctuaire et qui s'était détournée, – les trois vizirs, inclinés, la regardaient, leurs armes en main, l'air meurtrier.



« les trois vizirs, inclinés, la regardaient, leurs armes en main, l'air meurtrier. »

Derrière eux, les guerrières montraient leurs jeunes têtes d'Apsarâs menaçantes, aux yeux allumés par une inquiétude de ce qu'était devenue leur maîtresse : elles se contenaient à peine d'envahir la demeure du dieu.

Autour d'elles, au loin, l'armée, dans la nuit.

Alors, tout ce rappel de la vie, et la mélancolie de sa puissance, et le devoir d'oublier la beauté des rêves ! et jusqu'aux adieux de l'amour perdu, – tout l'esclavage, enfin, de la Gloire, gonfla, d'un profond soupir, le sein d'Akëdyssénil : et les deux premières larmes, les dernières aussi ! de sa vie, brillèrent, en gouttes de rosée, sur les lis de ses joues divines.

Mais – bientôt -ce fut comme si un dieu eût passé ! – Redressant sa haute taille sur la marche suprême de l'autel :

– « Vice-rois, vizirs et sowaris du Habad, cria-t-elle de cette voix connue dans les mêlées et que répercutèrent toutes les colonnades du sombre édifice – vous avez décidé la mort d'un prince, héritier du trône de Séür, depuis la mort de Sinjab, mon époux royal : vous avez condamné à périr Sedjnoun et, aussi, sa fiancée Yelka, princesse de cette riche région, soumise, enfin, par nos armes ! – Les voici !

« Récitez la prière pour les ombres généreuses, qui, dans l'abîme de l'Esprit, s'efforcent vers le Çwargâ divin ! – Chantez, pour elles, guerrières, et vous, ô chers guerriers ! l'hymne du Yadjnoun-Vêda, la parole du Bonheur ! Que l'Inde, sous mon règne, hélas, enfin à ce prix pacifiée, reflourisse, à l'image de son lotus, l'éternelle Fleur !... Mais qu'aussi les cœurs se serrent de ceux dont l'âme est grave : car une grandeur de l'Asie s'est évanouie sur cette pierre !... La sublime race d'Ebbahâr est éteinte. »

Note de l'éditeur

Le texte est établi d'après la première édition en volume, chez Brunhoff, en 1886. L'orthographe a été conservé tel quel, et les (rares) fautes n'ont pas été corrigées.

Les huit illustrations ont été exécutées par le graveur néerlandais Marius A. J. Bauer, et proviennent de l'édition néerlandaise du conte, tirée à 100 exemplaires en 1894.